

Chacun à ses propres raisons d'exister

Réponse de **Stéphane Carbonnaux** à l'article de **Joseph Paroix** "Le renforcement de la désespérance" paru dans Laborari, août 2007.

Joseph Paroix fut jusqu'à ses dernières années un des bergers les plus favorables à la coexistence de l'ours et de l'homme, il a travaillé avec le Fonds d'Intervention Eco-Pastoral avant de s'opposer au récent renforcement de la minuscule tribu qui survit dans nos montagnes. Joseph Paroix pense qu'en Béarn la cohabitation est toujours possible, que l'histoire de l'homme et des ours dans les Pyrénées ne doit pas s'arrêter, mais a réitéré l'an passé, aux côtés de Julien Lassalle, frère de la Castafiore de Lourdios, et des autres membres de l'association des éleveurs et transhumants des trois vallées, tous, plus ou moins, bouffeurs, non de curés, mais d'ours, un appel au retrait de l'ours "Néré", ce mâle d'origine slovène qui mène pourtant une vie tout à fait exemplaire au cœur des vallées béarnaises. "Néré" a-t-il le défaut congénital d'être né en Slovaquie, et donc de ne pas se comporter comme un « ours de chez nous », ainsi que le suggèrent certains pastoraux ? Si la Serbie nous avait donné ses, aurions-nous entendu que l'ours serbe est massacreur par nature ?

Mais revenons à nos moutons ou plutôt à nos ours. Qu'est ce qui peut expliquer un tel retournement ? On entend ici et là toutes les suppositions et je me contenterai des écrits de Joseph Paroix. Il conteste les « conditions et la forme du renforcement », un renforcement soit disant venu d'en haut (alors qu'il est appuyé par des maires et une bonne majorité de la population, y compris au sein des vallées, silencieuse il est vrai et peu douée pour les vociférations, les menaces ou le saccage des biens d'autrui à la différence des ultrapastoraux), propre à ne générer que des déchirements, et loue simultanément le travail accompli par l'Institution Patrimoniale du Haut Béarn. Un travail si réussi que cette institution a précipité dans un congélateur la dernière ourse de l'immémoriale lignée pyrénéenne, "Cannelle", pendant qu'elle renforçait justement le pastoralisme arrosé d'argent public à gros bouillons.

J'admets, comme le souligne Joseph Paroix, que les contraintes sont sans doute de plus en plus fortes pour les bergers et éleveurs ou que la concentration économique est fatale aux petits exploitants, choses d'ailleurs partagées dans nombre de professions. Mais la faute à qui : à l'ours, aux défenseurs de la nature ? Curieusement, dans ce texte de Laborari, pas un mot sur la concurrence féroce avec la viande d'agneau de Nouvelle-Zélande, qui, elle, faisait la Une de La Dépêche du Midi le 9 août dernier, accompagnée d'un article pour une fois assez honnête puisqu'il ne stigmatisait pas l'ours comme le grand responsable des maux de l'agriculture montagnarde.

Et c'est ici qu'il faut bien mettre les pieds dans le plat et aborder le fond du problème. Est-ce que l'existence de l'ours passe vraiment par l'avenir de l'agriculture de montagne, voire son développement ? Est-ce que « l'un des plus gros enjeux environnementaux d'aujourd'hui, dans les Pyrénées, c'est le maintien de paysans nombreux » ? Il est bien normal et humain que Joseph Paroix défende sa raison d'exister, qu'il s'inquiète de la survie des paysans d'altitude. Mais nous, amoureux de la nature, n'avons-nous pas nos propres raisons d'exister : celle, par exemple, de connaître un jour une montagne sauvage, à haut degré de naturalité, des forêts primaires si majestueuses qu'on les compare aux cathédrales, une faune primitive, riche de nombreux ours, de loups, de lynx et de grandes hardes d'herbivores sauvages. La montagne serait-elle moins « vivante », pour reprendre le mot de Joseph Paroix, si elle était moins peuplée de bergers et d'animaux domestiques et plus de bêtes sauvages ? La montagne serait-

elle morte si l'agriculture reculait devant la ronce, le taillis puis la forêt ? Je suis de ceux qui pensent, mais surtout qui sentent, que non.

Ces quinze dernières années, j'ai eu la chance de découvrir de vraies et vastes forêts en Europe orientale, des forêts enchantées qu'on parcourt religieusement, aux arbres vénérables et vénérés (tel ce sapin slovène dénommé "Kraljica roga", la "Reine de Rog"), aux arbres qui finissent leur vie sur pied, sublimes et pourrissants, assiégés par les pics ou les ours en quête d'insectes. Nous sommes de plus en plus nombreux à rêver de tels milieux pour nos pays si domestiques, si étriés, si ruraux où tout doit être « aménagé », « nettoyé », « propre en ordre », où l'agriculture serait soit disant le garant de la biodiversité dans les territoires protégés. L'extrême richesse des forêts primaires orientales, témoins vivants de ce qu'était la nature sauvage chez nous avant la rupture néolithique, vient contredire la fable d'une biodiversité garantie par le pastoralisme. Par quel miracle une activité qui n'a que 5 ou 8 000 ans d'âge (c'est si peu au regard des grands cycles naturels) peut prétendre sauver des espèces apparues des millénaires avant elle.

Oui, c'est vrai, il existe des espèces de plaine qui se réfugient en altitude, chassées par les méfaits de l'intensification agricole. Mais quid des dégâts causés par le surpâturage, les écobuages ou l'utilisation des antiparasitaires en montagne ? Silence radio... On nous dira aussi que si le pastoralisme régresse trop, eh bien les vautours suivront aussi. Et alors, vont-ils vraiment disparaître si demain la nature est enrichie de toutes ses formes de vie autochtones ? Non, la population de vautours diminuera et assurera plutôt sa subsistance grâce aux herbivores sauvages. À ce sujet, rappelons qu'il n'existe au monde que quelques centaines de bisons d'Europe et à peine plus de chevaux de Przewalski, notre cheval sauvage, quand les moutons, descendants des mêmes souches d'Asie centrale, se comptent par millions. J'aspire à voir, et je pense à ceux qui nous suivront, des bisons et des chevaux sauvages en liberté dans notre pays.

Il ne faudra pas croire que je désire la disparition des paysans et des véritables bergers que j'admire quand leur travail ne justifie pas l'éradication de tout ce qui les gêne. Mais enfin, l'agriculture a ses syndicats, de nombreux élus qui la défendent becs et ongles, quand la nature, et je parle ici de la nature sauvage et non de la nature gentiment jardinée et dûment parquée, n'a qu'au fond peu d'ardents défenseurs (car beaucoup de bonnes volontés sont engluées dans l'environnementalisme ou le développement durable). Voulons-nous à l'avenir dans les Pyrénées un immense parc à moutons, vaches, chevaux et chèvres, parsemé de quelques ours tolérés parce qu'équipés de colliers, de mouchards électroniques, et donc facilement récupérables, ours qui plus est « facteurs de développement » ? Ou alors, désirons-nous un retour à la normale, un réenchantement du monde, comme ces forestiers roumains qui cherchent en certains lieux à retrouver la nature d'il y a 2 000 ans

« À la civilisation aimable du XVIIIe siècle, les bergeries étaient un complément suffisant. À la civilisation du XXe siècle, il faut des ours, des aigles et des forêts vierges » avertissait l'artiste suisse Robert Hainard en 1944. Eh bien, au XXIe siècle, en plein accord avec Jean-Claude Génot et ses amis de "Forêts sauvages" [On lira avec très grand profit *Naturalité*, la lettre du groupe "Forêts sauvages". Demander un abonnement gratuit à : forêts-sauvages@aliceadsl.fr], je sens qu'il nous faut plus que jamais des forêts vierges, et en communion avec mes amis slaves, j'ai ressenti qu'une forêt sans ours a perdu sa plus belle âme.

Auteur : Stéphan Carbonnaux, Ecrivain et naturaliste

Observation de Louis Dollo

Stéphan Carbonnaux. Écrit : « ...aux côtés de Julien Lassalle, frère de la Castafiore de Lourdios, et des autres membres de l'association des éleveurs et transhumants des trois vallées, tous, plus ou moins, bouffeurs, non de curés, mais d'ours,... » De la part d'un écrivain et naturaliste, le propos est assez surprenant. La correction et la bienséance auraient commandé que nous nous passions de commentaires désobligeants. Il aurait sans doute été plus crédible et compréhensif de dire ouvertement et simplement qu'il s'agit de Jean Lassalle, Député maire de Lourdios et Président de l'IPHB. Le commentaire de l'auteur sous entend une forme de haine qui ne crédibilise pas le propos quelque soit le sentiment que l'on puisse avoir à l'égard de Jean Lassalle qui, comme toutes personnes menant une action et ayant une vie publique et politique a ses partisans et ses opposants.